

La femme

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 16

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204173>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Au Mont-d'Or.

Le Mont-d'Or appartient à la France, on ne le sait que trop dans le canton de Vaud, hélas ! Non que nous l'enviions à nos aimables voisins, — nous avons, Dieu merci, assez de montagnes pour en désirer de nouvelles, — mais chacun se dit que s'il était situé sur le territoire de la Confédération, il y aurait belle lurette qu'on l'aurait percé et que la ligne Paris-Vallorbe-Lausanne-Brigue-Milan serait établie sur tout son parcours dans des conditions vraiment dignes d'une artère internationale de cette importance.

Il y a une saison pourtant où le Mont-d'Or n'est plus à la France, c'est l'hiver. On n'y rencontre alors aucun des habitants de Rochejean, de Mouthe, de Saint-Antoine et des rives du lac Saint-Point, qui, les beaux dimanches d'été, s'en vont contempler de là-haut le bassin du Léman et la chaîne des Alpes. L'énorme quantité de neige qui tapisse ces parages leur en interdit l'accès, car les montagnards d'Outre-Jura ne pratiquent pas le ski. Les contrebandiers eux-mêmes ne semblent guère se servir ici d'autres engins que de raquettes, à en juger par les caractéristiques empreintes ovales dont sont uniformément dessinés les soupçons de pistes qui, à l'écart des chemins, filent droit à travers les combes et les sapinières. Que dirait au reste à ces aventuriers la vue du Mont-Blanc ou des géants de l'Oberland ! Les amis de la belle nature qu'on trouve au Mont-d'Or, quand il a mis sa mante d'hermine, ce sont nos amis les Combiens et les enfants de l'industriel Vallorbe, ouvriers, employés et chefs d'usine. Chaussés de leurs longues planchettes, ils sont les souverains absolus de ce royaume des neiges. Les Vallorbiens y montent en deux heures par le chemin de l'Echelle ou par la côte de Pralioux, plantée de jeunes fayards, qui s'élève immédiatement au-dessus de la gare de Vallorbe. Pour les gens de La Vallée de Joux, le chemin est plus long, mais plus longue aussi la jouissance. De tous les coins de leur grande combe, ils se dirigent sur les Charbonnières, d'où, par les chalets de la Muratte et des Plans, ils atteignent bientôt l'auberge française de la Petite-Echelle, à 1150 mètres d'altitude, sur le flanc du Mont-d'Or.

L'auberge de la Petite-Echelle est, bien loin à la ronde, la seule maison habitée toute l'année. Comme la sommité qui la domine, elle n'est fréquentée en hiver que par des Vaudois. Nous y pénétrâmes, au commencement de mars, avec deux skieurs de nos amis, par d'étroits couloirs creusés dans la neige et profonds de deux mètres. Elle est dotée d'un ou deux bons lits, nous affirmait un de nos compagnons, et la perspective d'une couche honnête, après une traversée nocturne passablement mouvementée, nous semblait en quelque sorte une récompense légitimement due; mais les lits n'existaient en réalité que dans la plus fertile des imaginations, et force nous fut de passer la nuit à la grange, à la froide lueur des étoiles

scintillant au travers des larges interstices de la paroi de planches.

Chambre à coucher à part, cette demeure est l'idéal des rendez-vous de course, à cause de l'amabilité de l'hôte et de l'hôtesse, et de l'excellence de la cuisine. Madame est un vrai cordon bleu. Au printemps, elle vous sert, paraît-il, de certains plats de morilles à la crème qui feraient revivre les morts. Nous avons pu nous assurer qu'elle était sans égale aussi dans l'art d'apprêter la gibelotte aux petits oignons. Ce mets-là vaut tous les savants menus des grands hôtels, surtout lorsqu'il est précédé, en guise d'apéritif, d'une promenade à la Vermoude, qui est l'un des chalets du Mont-d'Or.

A la Vermoude, nous eûmes l'agréable surprise de trouver des connaissances de Vallorbe. Le temps était superbe et l'humeur générale ne le lui cédait en rien. Campés sur un toit, seul endroit dégarni de neige, nous prenions un bain de soleil, tantôt en suivant les ébats de touristes de La Vallée qui venaient de déjeuner à la cime du Mont-d'Or, tantôt en faisant filer sur la pente neigeuse des bouteilles, — vides, cela s'entend, — qui dévalaient, le cof en avant, avec des mouvements de bête d'un effet si drôlatique que les plus graves d'entre nous s'amusaient comme des enfants. Les rires redoublèrent quand vint le moment du départ : notre toit ne voulait plus nous lâcher; nous y étions rivos par les clous des tavillons, dont les larges têtes s'étaient insinuées si traitreusement dans le fond de nos culottes, que nous ne pûmes nous lever qu'après avoir abandonné au chalet de nombreux lambeaux d'étoffe.

Ce fut la bonne aubergiste de la Petite-Echelle qui ferma toutes ces fenêtres, pour la plus grande joie des promeneurs, dames et messieurs, venus de Vallorbe dans le courant de la journée. Elle nous gratifia par dessus le marché d'éclatantes fleurs méridionales, cueillies dans un train, et dont un contrôleur des C. F. F. venait de lui apporter une immense gerbe. Et c'est ainsi que, la toilette désormais décente, nous regagnâmes la plaine, la boutonnière ornée de mimosas du Mont-d'Or. V. F.

Le bal de la vie.

La vie est un bal que commence
La Fortune tant bien que mal;
Vient l'Amour qui mène la danse,
Et puis la Mort ferme le bal.

La femme.

D'un inconnu, peu galant:
La femme en son enfance est une fleur naissante,
Cultivons-la;
Dans son adolescence, une barque flottante,
Arrêtons-la;
Dans un âge plus mûr, une vigne abondante,
Vendangeons-la;
Dans la vieillesse enfin, une charge pesante,
Supportons-la.

Mistral et notre patois.

Notre collaborateur, M. Octave Chambaz, ensuite des articles qu'il nous avait envoyés sur les *Mémoires* de Mistral, a reçu du poète de Maillane la lettre suivante :

A M. Octave Chambaz,
à Rovray (Gros-de-Vaud).

Maillane (Provence), 6 avril 1907.

Mes très vifs remerciements pour l'honneur que vous avez fait à mes *Mémoires* dans le charmant *Conteur vaudois* et pour la sympathie que vous me témoignez dans votre aimable lettre.

Ce que vous m'apprenez du dialecte vaudois est tristement intéressant; mais les regrets des esprits d'élite valent mieux, pour les choses qui s'en vont, que l'indifférence des multitudes inconscientes du beau qu'elles portaient en elles.

J'espère pourtant que l'Engadine conservera mieux que le canton de Vaud cette langue romande qui vous relie à la Provence!

F. MISTRAL.

La fête du printemps.

Enfants, si vous aimez les génisses folâtres
Et l'alpe verdoyante et le tou-hé des pâtres,
Les récits d'autrefois transmis par les aïeux,
Et la coraule antique et les ranz gracieux,
Ces ranz où l'on entend la voix de la patrie
Et des troupeaux épars l'apreste sonnerie,
Et les jeux, et les fleurs et les lits de gazon...

ALLEZ donc à Moudon, allez donc à Moudon !

Ce n'est pas là précisément le dernier vers de cette strophe de Rambert; il a dit :

Montez à Moléson, montez à Moléson !

Nous, nous disons : « Allez donc à Moudon ! » Ça rime aussi avec « gazon », — moins richement peut-être — et puis, à Moudon, si vous y allez demain, dimanche, vous verrez à peu près tout ce que promet Rambert. En outre, il n'est trajet plus charmant que celui des chemins de fer électriques du Jorat. Il vaut à lui seul la course.

Les Moudonnais, à l'instar des Portugais, sont toujours gais. Il n'en est point comme eux pour s'amuser et réjouir les autres. C'est une tradition, dans la vieille cité broyarde, d'organiser chaque année un cortège costumé. L'histoire, les mœurs locales, les événements divers de notre vie nationale, l'actualité fournissent le sujet; le dévouement, l'entrain des organisateurs et des participants font le reste. Et tout le monde est content.

Hélas ! depuis plusieurs années, les Moudonnais avaient fait un accroc à la tradition. Le phylloxéra, le mildiou, le blackrot, la surlangue, le piétain, les affaires du Maroc, la condamnation de l'absinthe, le renchérissement de la vie, le choléra des oies,

Moudon, sur les bords de la Broye,
Nourrit un très grand nombre d'oies,

toute une série de calamités avait mis l'éteignoir sur la gaieté moudonnaise. Et plus rien n'allait bien dans le canton.